

82408

Presented to M D Conway
by Dr Dalling.

LA
A letter written by the Archbishop of
Paris who was shot by the Communists

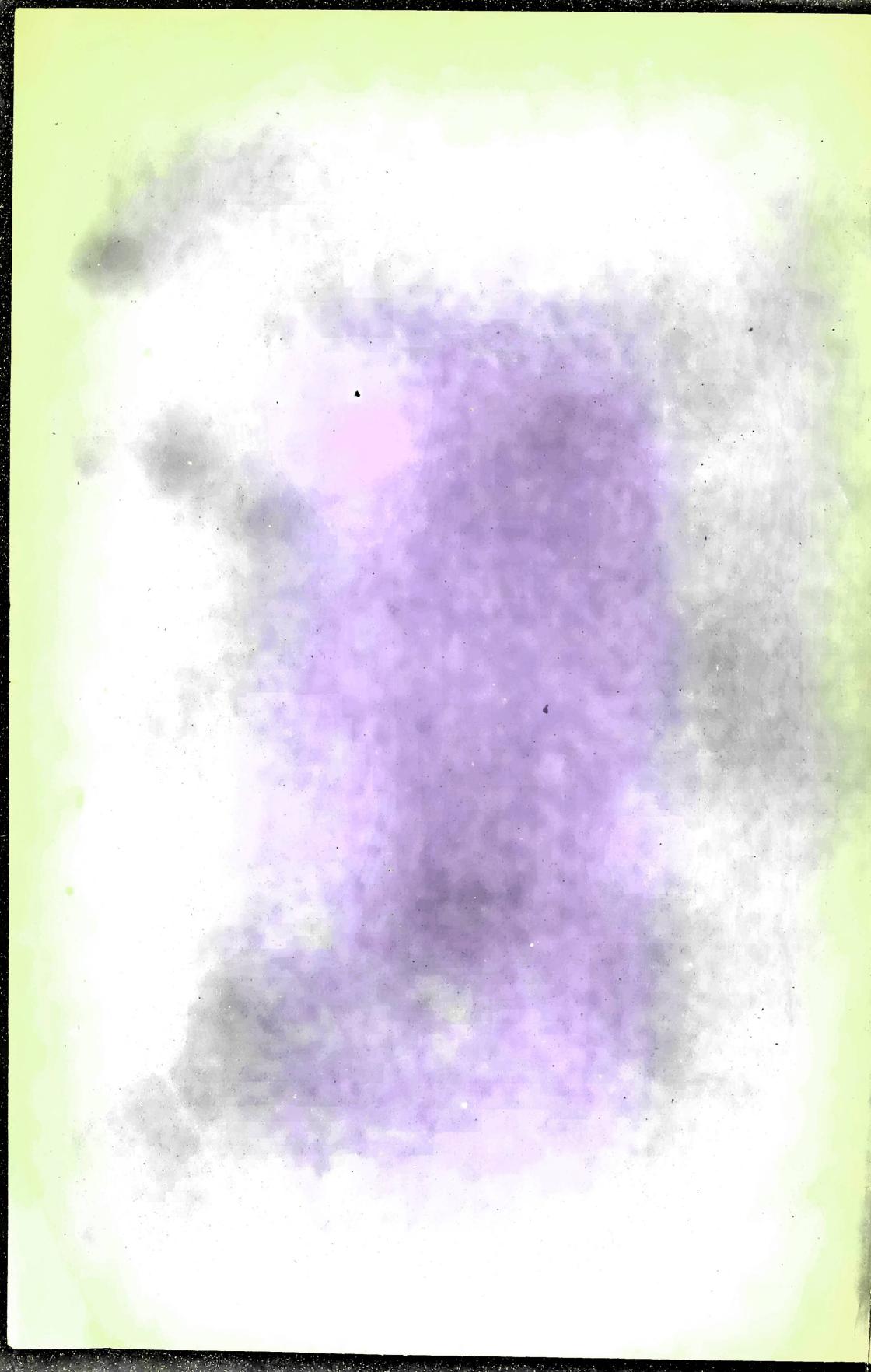
DERNIÈRE HEURE

DU CONCILE.

Non moriar sed vivam —
Ce n'est pas la mort que j'attends
c'est la vie — *Isaie.*

MÜNCHEN 1870

H. Manz'sche Hofkunsthandlung & Buchhandlung.



LA DERNIÈRE HEURE DU CONCILE

Non moriar sed vivam.

Ce n'est pas la mort que j'attends,
c'est la vie — *Isaïe.*

Ainsi donc la discussion sur l'infaillibilité Pontificale est clôse — La dernière période de la lutte vient de s'ouvrir; à qui demeurera la victoire? Dieu seul le sait.

Quant à nous, dès à présent nous pouvons dire à qui sera la gloire. Oui, nous savons qui a lutté pour le droit et la liberté; nous savons qui a sacrifié, aux graves obligations du devoir, une brillante popularité, le repos du présent et peut-être la tranquillité de l'avenir; nous savons qui s'est généreusement efforcé, sans jamais se décourager, d'asseoir au sommet de la montagne le rocher qui redescendait sans cesse, et aujourd'hui nos coeurs émus suivent de loin ces quelques hommes héroïques pour qui, si souvent, nous avons prié. Que notre cri d'admiration leur arrive, au moins la veille de la bataille, pour rehausser leur triomphe ou venger leur défaite.

Quelle force d'âme il leur a fallu, durant sept mois, pour ne jamais se lasser de tout souffrir, de tout tenter, sans parvenir à éloigner le scandale! Un règlement imposé contre les droits les plus évidents du Concile, des commissions choisies d'avance, des votes illusoires, une tutelle oppressive, des discussions sans ordre et sans but, des modifications réglementaires aussi arbitraires que multipliées, ils ont tout subi, espérant, par leur longue patience, faire accepter un jour leurs arguments — Les calomnies publiques ne leur ont pas été épargnées, et pourtant leur voix ne s'est pas élevée, bruyante et indignée, dans cette même assemblée où on les appelait hérétiques et courtisans — Leurs orateurs ont dû, plus d'une fois, quitter la tribune sans pouvoir même expliquer leur pensée, encore moins défendre leurs convictions, tandis que la majorité gardait sans cesse le droit de multiplier impunément ses exagérations outrageantes et ses coupables allusions. Dès le principe, on s'est cru le devoir de prendre invariablement les raisons de la minorité pour des injures et de lui rendre des injures pour des raisons — Ses protestations elles-mêmes, si dignes, si humbles et pourtant si légitimes, contre de tels abus, ne sont pas seulement demeurées sans effet, mais encore sans réponse.

Et, tandis qu'au sein du Concile l'illégalité écrasait ces âmes généreuses, tandis qu'on leur disputait ouvertement le droit de répéter à toute prétention despotique: *non licet*, et à toute sollicitation imprudente: *non possumus*, au dehors un parti terrible soulevait contre elles le clergé du second ordre et bouleversait les diocèses. Le Pape lui-même, nul ne l'ignore, donnait publiquement la main à cette révolution si étrange et si inattendue dans l'Eglise. Il multipliait, contre toutes les règles de la hiérarchie catholique, les encouragements les plus flatteurs et il louait, dans toute la France, ce qu'il condamnait si fortement, et à la même heure, à Constantinople, dans la douloureuse affaire des Arméniens. Il accordait, au nom de l'Evangile, ce que l'Eglise de tout temps, au nom de ce même Evangile, avait refusé à quiconque n'avait pas la plénitude du Sacerdoce, la mission de témoigner parmi les évêques et contre eux, le droit d'intervenir, avec autorité, pour la solution des questions dogmatiques les plus embarrassantes.

Dans un siècle moins troublé que le nôtre, et dans une Société Chrétienne moins bouleversée, il y a long-temps qu'on eût fait justice d'une telle intrusion, en imposant de force le silence à ceux d'en bas et en rappelant le droit et le devoir à ceux d'en haut.

Jusqu'à cette heure, la voix de l'indignation publique n'a sù rien dire et les évêques ont tout subi.

Cependant on comprendra aisément combien cette pression du dehors, saisissant l'évêque dans les parties le plus vives de son âme et de son cœur, a dû, non seulement entraver les développements de la minorité, mais quelque fois aussi amoindrir ses forces. Tandis, en effet, que le grand nombre de ses prélats demeurait inébranlable, sous le coup de la tempête, réalisant ainsi l'héroïsme de l'homme fort, vanté par le poète, *tenacem propositi virum*, du juste impassible sous les ruines du monde détruit, quelques âmes faibles, ou plutôt ou plus tard, ont timidement courbé la tête et accepté le joug, laissant ainsi le troupeau se transformer en pasteur, tandis que le pasteur se résignait à pratiquer l'obéissance du troupeau. Nous ne jugerons pas ces faiblesses, mais, *simples fidèles*, nous avons le droit de nous demander si le vote de tels témoins sera libre, et si leur parole demeurera la franche expression de la vie doctrinale de l'Eglise?

Au reste, toute la question Conciliaire menace de se réduire à celle-ci: a-t-on réellement voulu savoir la pensée du Catholicisme, ou lui imposer celle qu'on avait préparée d'avance?

Si on a voulu interroger sincèrement sa foi, pourquoi lier par tant d'entraves illégales ceux qui pouvaient le mieux parler au nom des générations présentes, ou de la tradition des siècles passés? Pourquoi fermer violemment les bouches les plus autorisées et les plus éloqu岸tes? Pourquoi enfin, en face de cette courageuse minorité, chargée de chaînes et comme désarmée, avoir convoqué, si péniblement, une majorité qui devait rester fatalement immobile et comme inexpugnable, une majorité non seulement préparée d'avance, mais surtout rendue incapable de jamais sortir du cercle protecteur où on l'avait enfermée?

Cette majorité, en effet, se compose surtout d'évêques timides, d'hommes en sous-ordre, d'esprits ardents et exagérés. Les premiers aiment à être avec la force et le grand nombre, afin de ne pas courir de dangers; ils suivent aisément le fleuve qui les emporte et trouvent moins dangereux de descendre toujours que de lutter pour remonter le courant qui mène aux abîmes. Les seconds sont tous ces prélats sans diocèse, issus de la seule volonté Pontificale, relevant du Pape et du Pape seul, révocables *ad nutum* pour la plupart, simples *officiales*, comme disent les Canonistes romains, ou, si vous l'aimez mieux, dans notre langue française, hommes-liges de la Papauté. Enfin les derniers ne sont ni indifférents, ni timides, ni victimes de leur position subalterne, ni flatteurs par tempérament, mais, dans une nature bouillante, ils portent des aspirations d'une autre époque, des désirs irréalisables, des illusions, le plus souvent des préjugés pieux que les raisonnements théologiques n'ont jamais dissipés — De ces catégories, la première ne désire pas se convertir, la seconde ne peut pas, la troisième ne doit pas.

Elle ne doit pas, parce qu'elle considère déjà la question comme jugée et que, tenant le Pape pour infaillible, elle condamnera d'avance et fatalement quiconque se lèvera pour essayer de douter. Roulant dans un cercle vicieux perpétuel, avec un courage qui étonne, elle refuse obstinément d'accepter une loyale discussion; à toute proposition raisonnable elle répond: je vois la lumière, j'entends le cri de la vérité qui monte de toutes parts, laissez moi donc dans mon extase, elle n'est pas une illusion. Et elle s'enivre de son enthousiasme sans vouloir s'assurer s'il est logiquement fondé.

C'est qu'en effet un long et habile travail a préparé dans l'Eglise cette exaltation morale qui veut supprimer la raison, ce piétisme qui supprime la théologie et désormais c'est le coeur qui devrait remplacer la doctrine.

Ici il faut reconnaître qu'une grande école a spécialement travaillé à cette dangereuse transformation. Dans quel intérêt? nul ne l'ignore. Avec quel succès? Hélas! l'histoire du présent ne l'a que trop révélé.

Quand Laynez, à Trente, se retirait vaincu par l'énergie d'évêques qui connaissaient leur droits et savaient les défendre, j'ignore s'il se consola de sa défaite en donnant à l'épiscopat, qu'il voulait découronner, un nouveau rendez-vous dans l'avenir. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après trois siècles de trêve feinte, les deux adversaires se retrouvent encore, mais cette fois l'un a tout préparé pour la bataille, l'autre n'a rien prévu. Aujourd'hui ce n'est plus l'épiscopat qui refuse d'entendre le P. Laynez, c'est le P. Laynez, qui, maître du terrain, ne daigne pas même écouter l'épiscopat et lui annonce que depuis longtemps la question est jugée.

Et de fait, la Compagnie de Jésus n'a rien épargné, pour faire croire au monde que l'infailibilité Pontificale ne pouvait plus même souffrir la discussion. Elle l'a d'abord soutenu dans les discussions privées de l'école, puis elle l'a hasardé dans quelques livres, insinué dans l'éducation de la jeunesse, murmuré dans la direction intime des

consciences, enfin elle l'a apporté un jour dans la chaire évangélique, et sans crainte elle a osé l'imposer au Concile.

Cette fois, je le répète, elle avait tout préparé pour la victoire. La pensée du Pape, elle l'avait transformée patiemment; ses ambitions, elle les avait excitées d'abord et sérieusement sondées ensuite; sa confiance, elle l'avait saisie par ces mille liens que sa main mystérieuse saura toujours réunir, sans qu'on la soupçonne, et le jour où Pie IX a dit: il y aura un Concile, la compagnie de Jésus a dit: le Concile, ce sera moi.

En effet, nous avons vu trois de ses docteurs résumer tout à la fois et la puissance doctrinale, et le droit d'initiative de l'auguste assemblée. Les évêques ont été appelés à sanctionner ce que les Jésuites avaient écrit, voilà toute l'histoire du Concile.

Et quand des âmes libres se sont révoltées, quand les bouches épiscopales ont voulu discuter la pensée et la doctrine de ces hommes, à qui Dieu n'a pas donné mission pour enseigner infailliblement dans l'Eglise, on a entendu ce cri s'élever, de toutes parts, car on le provoquait partout: « la question est jugée, la cause est finie, j'ai juré de croire à l'infailibilité Pie IX. » Je ne rechercherai pas maintenant si les diocèses les plus bouleversés ont été ceux-là même où l'action des Révérends Pères était le plus considérable, l'histoire le révélera un jour. Qu'il me suffise d'avoir observé qu'ils ont opéré une immense pression dogmatique au sein de l'Eglise, tandis que, à Rome même, par d'autres instruments, ils s'étaient ménagé une action plus irrésistible encore sur le grand nombre des Pères du Concile.

En effet une institution, toute puissante, tient sous une même tutelle tous les vicaires apostoliques et la plupart des évêques orientaux. Quelques américains, quelques anglais n'échappent eux-même à son influence que par l'énergie du caractère et l'indépendance naturelle de leur tempérament. Cette institution, c'est la Propagande. C'est elle qui, abusant de ses droits, se prévaut de ses aumônes annuelles pour agir efficacement sur les Prélats qu'elle soutient et leur communiquer chaque semaine, l'impulsion spéciale qui fait le Concile. C'est elle qui, cet hiver, surveillait la porte des pauvres évêques orientaux opprimés et les obligeait à fermer leur cellule aux frères compatissants qui venaient les visiter. C'est elle qui mandait le patriarche Jussef, comme le Pape avait déjà mandé le patriarche Audu, pour savoir de quel droit il osait témoigner des croyances de l'Orient, sans soumettre préalablement son discours au contrôle de la censure. Mère de presque tous les vicaires apostoliques, elle se croit aussi le devoir d'être leur maîtresse et de régler leur opinion comme elle règle leur budget. Or sa pensée, à elle, s'identifiant avec celle du Pape, il arrive fatalement que la parole de deux cents Pères de l'assemblée oecuménique demeure toujours la parole du Pape seul.

Et de fait, il est inouï encore qu'un seul de ces Prélats, fils de la Propagande, ait eu le courage de parler devant le Concile ou de voter autrement qu'on ne le voulait. Ce seul argument demeure d'une

puissance démonstrative incomparable contre leur liberté réelle, car, tandis que toutes les Eglises, sans exception, ont eu quelques voix indépendantes, l'Eglise que j'appellerai de la Propagande, n'en a encore produit aucune.

Au-dessus de cette surveillance d'une institution, les Jésuites en ont ménagé une autre qui se montre plus rarement et se réserve pour les grands coups. Celle-ci atteint les plus hautes têtes, quand elles sont levées, et fait trembler malgré eux ceux qui se sentiraient des velléités d'indépendance. J'ai nommé l'autorité suprême de Pie IX. Trop longtemps on a essayé de reléguer son action au second plan, dans l'histoire privée du Concile, en laissant dans l'ombre une figure qui a droit au plus grand jour. Les historiographes, jusqu'à cette heure, se sont contentés de dire, à chaque nouvel incident conciliaire, c'est l'oeuvre de la cour romaine. Eh bien, la cour romaine c'est Pie IX, et l'histoire déchirant, quand le moment est venu, les voiles du mystère, doit laisser à chacun la responsabilité qui lui revient. Elle doit dire que c'est Pie IX qui a voulu le concile, malgré les Cardinaux, qui veut encore, malgré eux, son infallibilité personnelle. C'est lui qui a exigé cette salle conciliaire où l'on ne s'entend pas; c'est lui qui s'irrite contre Audu et lui arrache l'abdication de ses droits; c'est lui qui refuse de recevoir le postulatium où la minorité demande à écarter des débats malheureux; c'est lui qui introduit la question brûlante, contre toutes les règles; c'est lui qui étouffe subitement la discussion, quand elle devient menaçante pour ses prétentions; c'est lui qui exige, des curés de Rome, l'adresse qu'ils avaient d'abord refusée; c'est lui qui dépoussède le P. Theiner pour récompenser M^{sr}. Cardoni; c'est lui qui afflige, par des classifications regrettables, les prélats qui, au jour anniversaire de son élection, sont venus le féliciter; c'est lui qui appelle Guidi après son discours, pour contrister son âme indépendante; c'est lui qui exige du Concile ou son infallibilité personnelle ou le courage de mourir sous le soleil et dans la fièvre; c'est lui qui veut être tout, la foi universelle et la Tradition: *la Tradizione sono io!*

Jamais on n'avait vu l'absolutisme de si près, dans une institution que J. C. avait fondée libre et indépendante, malgré son unité monarchique et indivisible.

Les Papes du moyen âge avaient sans doute, plus d'une fois, exagéré leurs droits et leur prétentions, mais cette exagération même pouvait, à tout prendre, donner comme excuse le bien des peuples qu'on se proposait, ou la gloire de l'Eglise qu'on voulait défendre. Aujourd'hui nous sommes en face de la Papauté luttant, non pas contre les princes, mais contre l'épiscopat, comme si Pie IX pouvait trouver sur la ruine de ses frères un trône plus élevé, ou, dans leur anéantissement, une forteresse plus inexpugnable. O malheur des temps et abus des plus saintes institutions! on ne veut plus qu'un seul évêque véritable dans le monde, le Pape, un seul docteur infallible et autorisé, le Pape! Que toute voix se taise, si ce n'est pour dire ce qu'il aura dit, que toute action ne s'exerce plus que sous sa juridiction épiscopale, uni-

verselle, immédiate, qu'ils renient leurs droits imprescriptibles, ceux qui ont été établis de Dieu pour gouverner, qu'ils déchirent les pages de l'Évangile où ces droits sont gravés; il ne faut plus qu'une bouche, une main, un monarque absolu, alors, dit-on, alors seulement nous aurons l'ordre universel. Ainsi il y a 40 ans, un ministre parut, à la tribune française, pour dire: l'ordre règne à Varsovie. Oui, mais c'était l'ordre que crée la mort; on avait tué la Pologne. L'ordre qu'on veut, c'est la mort de l'Église.

Je sais bien qu'elle ne peut pas mourir cette Eglise, et cette foi console mon âme, mais elle peut souffrir et elle souffrira, par la faute, des siens. Malheur à ceux qui, par leur connivence, aident le scandale et s'approprient à le multiplier.

Ils demandent au petit nombre de rendre les armes, comme si l'amour de la paix pouvait décider l'honnête homme, le chrétien, l'évêque, à fouler aux pieds ses droits et à jeter, à toutes les ambitions, les prérogatives inaliénables que Dieu lui a confiées. Ils crient à l'aulicisme, comme s'ils pouvaient impunément décerner à autrui le titre qu'ils gagnent par leurs faiblesses et leurs adulations quotidiennes. Aujourd'hui, les Césars s'éclipsent visiblement, et partout; j'ai beau chercher Louis XIV, ou Joseph II, les gouvernements sont radicalement transformés et se confondent désormais avec la patrie, qui, elle, au moins n'a jamais eu de courtisans. Il ne demeure en réalité qu'un vrai César étant, à lui seul, tout dans le spirituel et le temporel, distribuant ses faveurs à ceux qui le défendent et faisant sentir sa colère à ceux qui le contredisent, celui-là ne s'appelle ni François-Joseph, ni Napoléon III.

Et tandis que cette fois toutes les puissances temporelles ont scrupuleusement respecté la liberté du Concile, une seule l'a gênée de toute manière, l'a redoutée, l'a anéantie. — Je n'ai pas besoin de la nommer — Ainsi l'Eglise qui avait fourni aux sociétés civiles le modèle d'une monarchie, où l'élément aristocratique et populaire tempéraient efficacement les excès de la puissance suprême, l'Eglise qui avait, la première, donné au monde moderne l'exemple de ses grandes assemblées, discutant, dans la liberté, les droits de la vérité et de la justice, cette Eglise nous présente aujourd'hui le spectacle d'un concile sans liberté et la menace d'un absolutisme sans contrôle.

Espérons que l'excès du mal provoquera le retour du bien. Ce Concile n'aura eu qu'un heureux résultat, celui d'en appeler un autre, réuni dans la liberté, où l'on admettra une discussion véritable, où chacun pourra penser tout haut et sans crainte, où la vie de l'Eglise s'épanouira spontanément et pour le bien universel. Le Concile du Vatican demeurera stérile, comme tout ce qui n'est pas éclos sous le souffle de l'Esprit Saint. Cependant il aura révélé, non seulement jusqu'à quel point l'absolutisme peut abuser des meilleures institutions et des meilleurs instincts, mais aussi ce que vaut encore le droit, alors même qu'il n'a plus que le petit nombre pour le défendre. Quelle belle page dans l'histoire pour cette minorité qui s'est maintenue huit

mois, sans avoir une heure de découragement et qui, au dernier moment, finit par un coup d'audace héroïque !

La discussion est devenue plus que jamais impossible; on ne veut plus la souffrir. Les meilleurs et les plus modérés des orateurs ne peuvent se faire entendre qu'à travers des interruptions continuelles. La majorité vient de renoncer en masse à la parole. Les présidents la félicitent de sa résolution. Que faire alors? Les chaleurs obligent les vieillards à fuir le champ de bataille pour se réserver, comme les témoins du passé, dans des temps meilleurs. Le nombre des courageux opposants diminue par ces départs de chaque jour. Il faut absolument accepter la dernière bataille. Pour hâter l'heure des *non placet*, la minorité, en masse, a cessé de parler.

Quelques âmes effrayées auront crû tout fini. Non. Le silence de la minorité est devenu, pour les plus clairvoyants, une affirmation de sa dignité et de sa force, et lorsque quelques uns ont semblé lui dire: rendez les armes, elle a répondu, comme Léonidas: Venez les prendre.

Elle les apportera le jour de la session, si ce jour doit luire, en déposant ses *non placet*. Nous verrons alors si la masse aura le courage d'écraser l'intelligence, la liberté et la valeur.

Si la multitude passe quand même, nous lui prédisons qu'elle n'ira pas loin. Les Spartiates, qui étaient tombés aux Thermopyles, pour défendre les terres de la liberté, avaient préparé au flot impitoyable du despotisme la défaite de Salamine.



